



HAL
open science

Note sur "recklessness"

Jean-Paul Débax

► **To cite this version:**

Jean-Paul Débax. Note sur "recklessness". L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 3, Jun 2000, Nancy, France. pp.461-472. hal-04683990

HAL Id: hal-04683990

<https://hal.science/hal-04683990v1>

Submitted on 2 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Note sur « recklessness »

Cet article est coupable d'une triple transgression : transgression chronologique d'abord, puisque j'introduis un matériau d'époque Renaissance dans un volume consacré à des études médiévales. A cette transgression chronologique s'en ajoute une autre de nature géographique : en effet, ne me contentant pas de littérature anglaise, je me propose de faire une excursion dans le domaine italien. Enfin, alors que le thème des rencontres GRENDDEL est « langue et littérature », j'introduirai une étude sémantique qui ressortit également au domaine de l'histoire des idées, de la société et de la religion. Pour toutes ces incivilités, que mes lecteurs trouvent ici mes excuses les plus humbles.

A la place d'un véritable article (autre écart par rapport à la norme), je présente ici une courte notule portant sur un seul mot. Il s'agit du terme *recklessness*, très fréquent en moyen-anglais, dont j'essaierai de préciser les valeurs en décrivant et en analysant ses contextes d'apparition. Je le mettrai ensuite en rapport avec l'italien *sprezzatura* avec lequel il a eu des relations intimes, bien que ces deux termes puissent être considérés comme contradictoires dans leurs systèmes lexicaux respectifs. Je tenterai enfin d'expliquer cette anomalie par la présence d'une double opposition à deux notions, elles-mêmes opposées.

*

* *

Recklessness est composé de la racine **rek*, suivie de deux suffixes. Cette racine se manifeste en moyen-anglais, nous indique *OED*, sous deux formes : *rek* (nordique) et la forme palatalisée *rech*, plus méridionale. Cette dernière apparaît dès le début du VIII^e siècle (*Beowulf*, v. 434), et est très répandue entre 1375 et 1650. La forme

comportant l'occlusive /k/ nordique, s'étend tardivement (XVI^e siècle) à l'ensemble du pays. Cette racine, qui signifie « observer », « examiner avec soin », constitue seule le verbe légèrement archaïque *reck*, synonyme de *care* ; ex. : *I reck not, though I end my life today* (*Troilus and Cressida* V, vi, 26), et se retrouve dans le verbe moderne *reckon*. Ce verbe se confond quelquefois orthographiquement avec *wreak*, provenant d'une racine totalement différente **werg*, « pousser », alliée au latin *urge* (urgent) ; à rapprocher du germanique *wrack* (dans *ship-wreck* et Fr. *varech*). Ex: *My master little wreaks to find the way to heaven / By doing deeds of hospitality, (As You Like It, II, iv, 77-9, Folio).*

Bien avant d'acquérir les connotations religieuses auxquelles je vais venir, et qui forment l'essentiel de mon étude, cette notion d'inorganisation insouciant était déjà connotée négativement chez les Anglo-Saxons. En effet, dans le passage de *Beowulf* auquel j'ai déjà fait allusion, on peut supposer que le sort de Grendel est scellé lorsque le narrateur nous informe que le monstre, sûr de sa victoire, ne prend pas la peine de s'armer pour s'attaquer aux courtisans de Hrothgar : *wæpna ne recceð* (434). Cette attitude est immédiatement jugée comme suicidaire: *for his won-hydum*, mot à mot « dans son manque de jugement » ; ce que le meilleur traducteur de *Beowulf* rend par « dans sa folle inconscience ». ¹ Il n'est pas inintéressant d'ajouter que, dans sa traduction en anglais moderne, Donaldson (p. 8) a retrouvé pour ce passage le terme de *recklessness*, promis à l'avenir que l'on sait (ou que l'on va découvrir !) dans les domaines religieux et moral. ²

Plutôt que de procéder par approches successives de cette valeur particulière adressons-nous d'emblée à ce grand prophète des médiévistes anglicistes, et particulièrement à un de ses textes qui a le mérite unique de se situer à mi-chemin entre l'œuvre d'édification et la littérature de distraction : je veux parler de Chaucer et de son « Conte du Pasteur ». En effet, cette histoire prétendument distrayante, *a myrie tale* (Prologue des *Contes de Cantorbéry*, 46), est un véritable sermon sur la Pénitence. Chaucer a placé en épigraphe de son texte

¹ *Poèmes héroïques vieil anglais*, traduction et présentation André Crépin, 10/18, Bibliothèque Médiévale, Paris : Union Générale d'Éditions, 1981.

² *Beowulf*, The Donaldson Translation, Joseph F. Tuso ed., New-York et Londres, 1975.

une citation de Jérémie : *State super vias et videte et interrogate de viis antiquis, que sit via bona, etc.*, qui met le lecteur sur la voie (!) du thème principal de la dévotion médiévale, que Chaucer a fidèlement suivi dans son « Conte du Pasteur ». Cette citation est tirée d'un chapitre de Jérémie qui appelle le peuple élu à réagir à la déchéance de Jérusalem. Jérémie veut le réveiller pour qu'il parte à l'attaque d'une Jérusalem corrompue. Il lui reproche d'être « inattentif » (6-10) à la parole de Dieu et le conjure au nom de l'Éternel de se replacer sur les « chemins anciens », ceux de la fidélité à la parole divine, d'« observer » (*videte*), de « s'interroger », (*interrogate*) et de découvrir ainsi la bonne route, « que sit via bona ». Cette citation de Jérémie est particulièrement bien choisie comme introduction à un exposé des bienfaits de la pénitence, car les deux textes sont des plaidoyers pour le respect des commandements divins, pas dans la perspective d'une obéissance servile, mais plutôt un appel à la réflexion, au choix personnel de chaque homme dans la fidélité à la parole divine.

Chaucer suit dans son exposé un plan tout à fait classique concernant la pénitence, exposant successivement les trois parties du sacrement : contrition, confession et satisfaction. Il est symptomatique de noter que c'est chaque fois qu'il évoque la pensée ou la parole qu'il a recours au terme de *recklessness* (« The Parson's Tale », v. 110). Dans la première partie il cite parmi les trois conduites qui mettent Dieu en colère *recklessness in speaking*. Dans le paragraphe traitant de la Colère, il expose (assez laborieusement d'ailleurs, ce qui prouve le caractère intentionnel de sa démonstration), comment ce péché est à l'origine du mensonge, activité langagière s'il en est : *lesynges [...] is fals signyficaunce of word* (606), et son origine se trouve dans *recchelessness without avisement* (610), c'est-à-dire « indifférence ou insouciance sans discernement ».

C'est à propos du péché d'Accidia (Paresse) que nous trouvons les occurrences les plus nombreuses de *recchelessness*, où très explicitement ce terme est donné comme synonyme de *necgligence* (708). Ce parallèle signifie que l'activité spirituelle s'impose à l'homme, et est nécessaire à son salut. Elle est une urgence. Chaucer nous dit en effet que la confession doit être faite « en hâte » (997), que la disposition de contrition et la volonté de faire le bien ne doivent pas se relâcher. L'homme ne doit pas céder à *lachesse*, entendez « indolence », autre

nom donné au péché de celui qui a été *necligent* (1065), comme nous l'avons déjà vu.

La Pénitence occupe une position de plus en plus centrale dans la vie spirituelle, pour la dévotion plus intériorisée qu'a instituée le quatrième Concile du Latran de 1215 ; dévotion qui donne une primauté au sérieux de la disposition intime, à la responsabilité individuelle, et qui instaure comme péché principal cette « insouciance-indifférence-inconscience » qui est une sorte de refus de la nécessité du divin, et peut être considérée comme une forme modernisée de l'antique péché d'orgueil, dont se sont rendus coupables les anges et nos ancêtres au jardin d'Eden. *Recklessness* est donc devenu « le » péché, somme des péchés.

C'est ainsi que ce terme est entendu dans les textes moins techniques que le sermon du Pasteur de Chaucer ; dans le théâtre par exemple. Ainsi dans une pièce à peu près contemporaine des *Canterbury Tales*, le *Jugement Dernier* de Wakefield, les diables qui trient les âmes que le Christ vient de juger insultent les sauvées en les désignant comme ceux qui se soucient de leur salut éternel : *I beshrew them that rekkys* (556). Un autre verbe est l'équivalent exact de *reck*, c'est *care*. Dans une pièce de la même période, *The Pride of Life* (1350), le roi qui est sourd aux supplications de la reine et aux conseils de son évêque, qui tous deux essaient de le convaincre de l'importance des fins dernières, leur répond :

I wool let car away
And go on mi pleying (427-8)

et plus loin :

I am 3ing, as þou mit se
And have no need to char* (431-2) *care

Dans l'interlude *Wisdom, who is Christ* (1475), Lucifer déguisé en galant dévoile sa vraie nature en s'écriant : *A ser, all mery þan! away care!* (500), et plus loin, Mind, l'esprit de l'homme, exprime sa conversion aux valeurs diaboliques en reprenant quasiment les mêmes paroles : *Wypppe, wyrre, care away* (553). Dans un autre interlude, *Youth*, les deux verbes s'éclairent mutuellement :

Youth

By the mass, I reck not a cherry
Whatever I do!

Plus loin Riot, le chenapan confirmé, lui déclare en écho :

I care not what I do (54-5 et 238)¹

L'image populaire de cette sorte d'indifférence est incarnée par le personnage du rieur irresponsable, et le thème de *recklessness* se confond avec la dialectique qui oppose le sérieux de la vertu au rire perturbateur. Le Christ, a-t-on écrit, n'a jamais ri,² et on trouve dans le recueil d'histoires édifiantes, *Jacob's Well*, celle d'un roi en tous points exemplaire, qui ne riait jamais et était ainsi préservé du péché.³ Des liens se tissent aussi entre cette attitude et le libre arbitre, qui de doctrine catholique parfaitement licite et reconnue devient de plus en plus suspect au cours du XVI^e siècle, à mesure que les idées protestantes prennent de l'importance ; et on voit apparaître au théâtre le personnage vicieux (qui est souvent un Vice, techniquement parlant), nommé Will, Freewill ou Self-Will (dernière variante qui en indique très nettement les connotations négatives). Une autre indication sur le caractère populaire de la notion est son apparition dans la chanson. Citons le cas de Jack Rekles qui chante :

Me thynk this word (sic) is wonder wery
And faydyth as the brymbyll bery;
Thefor (sic) y wyll note but be mery;
How long y xall y cannot sey.⁴

¹ *Wisdom*, (c. 1475), in *The Macro Plays*, Mark Eccles ed., Oxford University Press, EETS, OS 262, 1969. *Youth*, (c. 1500), in *English Morality Plays and Moral Interludes*, Edgar Schell & J. D. Shuchter eds., New-York..., 1969. Dans ce sens religieux *recklessness* paraît dans de nombreux autres interludes, par exemple *Mundus et Infans*, *Misogonus*, *The Trial of Treasure* et le fragment *DGT*.

² Opinion prêtée à saint Jean Chrysostome. Voir E. R. Curtius, *La Littérature européenne et le Moyen Age latin*, Paris, PUF, 1956, vol. II, p. 193.

³ *Jacob's Well*, A. Brandeis ed., Oxford University Press, EETS, OS 115, 1900, p. 34.

⁴ La chanson de Jack Rekles (XV^e siècle) est citée par E. K. Chambers, *English Literature at the Close of the Middle Ages*, Oxford, 1945, p. 88.

A l'inverse, on observe la valorisation de la méditation, du retour sur soi, qui peut se confondre avec le souvenir. En anglais, on remarquera l'emploi du verbe *beþench* (*Ayenbite*, p. 130), et on assiste à la valorisation du terme *mind* (substantif et verbe). Prenons un seul exemple, celui du poème religieux du XV^e siècle *O, Synfull Man, Give me thyn Hert*, dans lequel chaque strophe commence par *Have myende, man*. On rapprochera aussi de cet emploi de *mind* (qui signifie « mémoire » aussi bien qu'« esprit »), le latin *memento*, incipit de nombreuses prières de la liturgie. Il y a aussi une certaine coïncidence avec le thème stoïque du *nosce te ipsum*.

*

* *

Après cet examen du terme *recklessness* et de son assise morale et religieuse, transportons-nous en esprit vers les cieux sinon plus cléments, du moins plus méditerranéens, de l'Italie de la Renaissance. Loin de moi l'intention (et en l'absence de la capacité requise !) de dresser en quelques minutes un tableau des cités italiennes entre le XV^e et le XVI^e siècles. Je soulignerai seulement quelques points pertinents pour la comparaison lexicale qui va suivre.

A cette époque-là, l'Italie n'est pas à proprement parler un pays, mais une juxtaposition de villes indépendantes, qui ont certaines caractéristiques d'un mini-Etat, mais rien à voir avec l'Etat-nation tel que l'entendra le XIX^e siècle. Certains de ces Etats sont formellement des républiques (comme Venise), en réalité des républiques aristocratiques, d'autres ont un statut encore féodal, donc des monarchies, mais en fait des monarchies bourgeoises. De plus, pour des raisons diverses, par exemple des invasions étrangères (Charles VIII envahit le Nord en 1495, Louis XII en 1499, les Espagnols Naples), ou des stratégies de pouvoir du Saint Siège qui joue Etat contre Etat pour s'assurer la main mise sur le pays tout entier, ce système de villes-Etats se désagrège. C'est dans ce monde en attente d'un bouleversement cataclysmique et, par le fait même nostalgique des sécurités passées, que va évoluer Baldassar Castiglione, né dans la caste aristocratique, courtisan de « droit divin » (pour ainsi dire), mais qui voit son statut mis en question par la fragilité même des cours où il vit et des maîtres qu'il sert. Mais cette instabilité offre par ailleurs au courtisan du tournant du XV^e siècle des possibilités nouvelles, une

indépendance insoupçonnée, qui s'accompagne certes de maints déchirements, mais lui fournit aussi une légitimité qu'il n'avait jamais connue et provoque une réflexion nouvelle sur sa condition qui favorise une abondante floraison de traités traitant de son statut.

Castiglione est l'auteur de l'un de ces traités, *Il Cortegiano* (le courtisan), au titre évident. Il est inspiré par une cour d'adoption, le Duché d'Urbino (alors que Castiglione est mantouan d'origine), sur lequel règne le Duc Guidubaldo da Montefeltro, de 1504 à 1508, date de la mort de Guidubaldo. Après quoi Castiglione se met successivement au service de plusieurs états, y compris la Curie Romaine, qui le fit à la fin de sa vie nonce apostolique en Espagne. Castiglione avait, semble-t-il, aux yeux de ses contemporains, quelques titres à décrire la condition de courtisan si nous prêtons foi à ce commentaire de Charles Quint au moment de sa mort : *Yo os digo que es muerto uno de los mejores caballeros del mundo*. Cette cour d'Urbino, Castiglione la considérait comme exemplaire, sous l'autorité d'un comte vu comme le paragon des seigneurs, paradis terrestre, havre de paix au milieu d'une tourmente momentanément apaisée, bien qu'en réalité cette paix ne fût due qu'à une péripétie de la stratégie pontificale.

La description des cours-images-du-Paradis n'est pas exclusivement italienne. On ne peut en effet s'empêcher de penser à ce propos à une maisonnée anglaise, celle de John Morton. Après les troubles créés par l'usurpation de Richard III en 1484, l'Angleterre jouit d'un calme relatif sous Henry VII. John Morton, fidèle partisan de ce dernier, est nommé Archevêque de Canterbury et Chancelier en 1486, puis cardinal en 1493. Thomas More, alors jeune chevalier en formation au Palais de Lambeth, donnera quelques années plus tard dans son *Utopia* (1515) une description idyllique de la cour de Lambeth et du Cardinal Morton, dans une veine semblable à celle de Castiglione :

He was a man [...] who deserved respect as much for his prudence and virtue as for his authority. [...] His countenance inspired respect rather than fear. In conversation he was agreeable, though serious and dignified. Of those who made suit to him he enjoyed making trial by rough address, but in a harmless way, to see what mettle and what presence of mind a person would manifest. Provided it did not amount to impudence, such behavior gave him pleasure as being akin to his

own disposition and excited his admiration as being suited to those holding public office. His speech was polished and pointed. His knowledge of law was profound, his ability incomparable, and his memory astonishingly retentive, for he had improved his extraordinary natural qualities by learning and practice.¹

C'est dans ce contexte de rêve et de nostalgie — qui était aussi, rappelons-le, le terrain des luttes implacables décrites quelques années plus tard par Machiavel (*Le Prince*, publié en 1532) —, que Castiglione va dresser le portrait du parfait courtisan. Castiglione lui attribue toutes les qualités (intelligence, courage, savoir, adresse, bien parler, etc.) ; mais deux notions clé résument sa personnalité. C'est d'abord la *grazia*, la grâce. L'ambivalence de ce terme est déroutante et significative : la *grazia* est à la fois l'élégance de l'attitude, le charme de la conversation, la perfection dans la pratique des armes et des arts en général ; elle subsume toutes les vertu « mondaines » (dans les deux sens du terme). Elle n'est pas acquise, mais est le fruit d'une élection, d'un don spécifique réservé à une classe aristocratique, et lui confère la qualité d'une grâce spirituelle :

Grace is not to be learned (I, xxv) ; Therefore it chaunceth alwaies [...] both in armes and in all other vertuous actes, that the moste famous menne are gentlemen. Because nature in every thing hath depely sowed that privie sede, which geveth a certain force and propertie of her beginning unto whatsoever springeth of it, and maketh it lyke unto her selfe. (I, xiv)

Toutefois, notre généreux auteur ne nie pas l'importance d'une bonne éducation (*nurture*), pour faire prospérer cette divine semence, et c'est la conjonction de ces deux éléments, don du Ciel et éducation qui produit un être quasiment surnaturel :

Truth it is, whether it be through the favour of the starres or of nature, some there are borne endowed wyth suche graces, that they seeme not

¹ *Utopia, The Complete Works of St Thomas More*, ed. E. Surtz and J. H. Hexter, New-Haven et Londres, 1965, p. 59. On ne peut s'empêcher de faire le rapprochement avec le portrait que donne Castiglione de don Hippolito de Este, Cardinal de Ferrara : « he (the cardinal) hath hadde so happye a birthe, that his person, his countenance, his woordes, and all his gestures are so facioned and compact with this grace that [...] he dothe represente so grave an authoritie, that a man woulde weene he were more meete to teache, then nedefull to learne. » (I, xiv, p. 39)

to have bene borne, but rather facioned with the verye hande of some God, and abounde in all goodnesse both of bodye and mynde. (I, xiv)

La deuxième notion est plus obscure, peut-être aussi plus fondamentale dans la constitution d'un courtisan, la *sprezzatura*. Difficile à définir, on pourrait dire qu'elle désigne une modalité de la manifestation de la grâce, ou une sorte de catalyseur qui facilite cette manifestation. En français on peut suggérer : « aisance, insouciance, facilité, chic, désinvolture, naturel », peut-être le moderne « décontraction ». Castiglione définit cette notion de la manière suivante :

But I, imagynyng with my self oftentimes how this grace commeth, leaving a part such as have it from above, fynd one rule that is most general whych in thys part (me thynk) taketh place in al thynges belongyng to man in worde or deede above all other. And that is to eschew as much as a man may, and as a sharp and daungerous rock, Affectation or curiosity and (to speak a new word) to use in every thyng a certain *sprezzatura*, to cover art withall, and seeme whatsoever he doth and sayeth to do it wythout pain, and (as it were) not myndyng it. And of thys do I beleve grace is muche deryved. (I, xxvi)¹

*

* *

Le lecteur se demande sans doute pourquoi j'ai cité Castiglione en anglais. Outre mon ignorance de l'italien, la raison en est qu'une traduction anglaise a paru en 1566, celle de Sir Thomas Hoby, et dans laquelle, à ma grande surprise je l'avoue, la traduction de *sprezzatura* est *recklessness*.² Paradoxalement donc, le même terme, à la même époque, est employé dans deux acceptions diamétralement opposées. L'une résolument méliorative ou euphorique, l'autre péjorative ou dysphorique. Si nous faisons crédit à Sir Thomas Hoby et supposons

¹ On trouvera une analyse très complète de *sprezzatura* dans Harry Berger Jr., *The Absence of Grace, Sprezzatura and Suspicion in Two Renaissance Courtesy Books*, Stanford University Press, 2000. Cet ouvrage analyse le *Cortegiano* et le *Galateo* de Della Casa.

² Cette traduction du *Cortegiano* par Sir Thomas Hoby, terminée vers 1555 et publiée en 1566, est éditée par Virginia Cox, Dent (coll. Everyman), Londres, 1994.

qu'il n'a commis ni impropriété ni contre-sens, il nous incombe d'expliquer cette anomalie.

Revenons à la définition donnée par Castiglione. Elle nous frappe par son caractère de « négatif », comme on dit d'un cliché photographique : *sprezzatura* sert d'après lui, à éviter les écueils (*rocks*) que constituent *Affectation* et *Curiosity*, c'est-à-dire essentiellement l'application, la recherche, le manque de naturel, voire la pédanterie. On peut remarquer également que dans leur forme *reckless* et *recklessness* contiennent un suffixe privatif ; ce qui implique que ces termes se définissent par le manque de la qualité correspondant au sens exprimé par la racine **reck*. On pourrait en conclure que ces mots se définissent uniquement en négatif par rapport au sème porté par **reck*, « se soucier de ». En réalité les choses ne fonctionnent pas exactement de cette manière. Les éléments *reck* et *less* une fois composés en un seul item lexical, forment véritablement une unité de comportement, à valeur neutre, et potentiellement modalisable, exprimant une idée d'indifférence, de déconnection, de liberté, au point qu'il nécessite d'être associé à un qualificatif, à valeur sémantique explicite et stable pour le désambiguïser. Ex. de Caxton (1482) : *In his yougthe he had ben wyld and recheless*. Ou bien il qualifie un nom, comme simple intensificateur : Nashe (1592) décrit une personne comme *a retchlesse unthrift*. Ou encore c'est le sens de la proposition entière qui conduit le lecteur à prêter une valeur négative au terme en question. Chez Atkynson (1502) : *How many good things thou hast lefte undon of rechelesnes*.

Comme tous les termes composés à l'aide d'un suffixe privatif, *recklessness* se définit en creux par rapport à l'objet dont il signale l'absence. Dans le sens illustré par la littérature religieuse et populaire d'inspiration morale (comme les interludes moraux), l'élément absent est constitué par tout le domaine du spirituel, tout ce qui n'appartient pas au quotidien, au mondain, au terre-à-terre. Des passages de manuels pénitentiels nous fournissent des définitions partielles de *recklessness*, telles que « fréquentation irrégulière et sans dévotion des églises, retard à prendre en compte l'urgence du salut et la gravité des fins dernières » — ou des équivalents approximatifs à extension plus restreinte, tels que *sloth* (« paresse »), ou *tristitia* (« dégoût, ennui produit par la pratique de la réflexion morale »), ou encore *negligence*. Quant à *recklessness-sprezzatura*, sa parenté avec la grâce, son rôle

dans la dissimulation de l'effort déployé et de l'« art » nécessaire à l'éclosion de l'élégance, le contraste suggéré avec d'autres termes présentés comme antonymes, *Affectation* et *Curiosity*, nous fournissent d'utiles indices.

Mais au-delà de ces renseignements fragmentaires, ce sont le co-texte et le contexte qui sont décisifs dans la découverte du sens. Il est compris que le terme en question signale l'indifférence ou l'opposition vis-à-vis d'une valeur évidente dans le contexte socio-culturel, valeur souhaitable, positive dans un cas, valeur rejetée parce que négative, dans l'autre cas, *summum bonum* d'un côté, *summum malum* de l'autre. Le critère de polarisation des valeurs est défini par le groupe social sujet du type littéraire concerné, en même temps que son destinataire. En effet, dans le cas de *recklessness – sprezzatura*, la valeur rejetée, l'application et le sérieux apportés à l'acquisition d'un art ou d'un savoir-faire, ne sont pas condamnables en eux-mêmes, en fait plutôt louables, mais c'est par rapport à un groupe social défini qu'une modalisation négative leur est attachée. Le mépris exprimé s'adresse donc non pas à un objet mais à un rapport entre un objet et un groupe humain. Il se manifeste donc à l'égard d'une structure, ou d'une forme, et non pas d'un contenu. L'adhésion à cette valeur définit donc le sujet concerné comme appartenant à une société de l'apparence, du superficiel, où le futile est devenu l'essentiel. Cette position découle logiquement du fait que la grâce, *Summum Bonum* chrétien, se trouve dégradée en simple élégance des manières. Dans les textes moraux traditionnels en revanche, *recklessness* affirmait la primauté du divin, et la nécessité de mettre la société à l'heure des exigences surnaturelles. L'emploi du même terme (dans le sens de *sprezzatura*), qui consiste à dissimuler la vraie nature du nouveau choix social, peut à bon droit apparaître comme le symbole d'une laïcisation honteuse de la société renaissante.

*

* *

Nous tirerons de cette courte analyse la conclusion, bien prévisible au demeurant et guère originale, que les mots sont ambigus et trompeurs, et qu'ils paraissent aussi impuissants à signifier si le texte dans sa globalité ne vient pas à leur secours, mais qu'en revanche ils ont un extraordinaire pouvoir protéen de transformistes et

se recyclent pour s'adapter à l'infini à de nouveaux contextes où ils peuvent faire bonne figure et bon service dans de nouveaux rôles, tout en suggérant des continuités sémantiques par la permanence de leur forme.

Cette puissance créatrice est d'autant plus apparente dans le cas qui a inspiré ces quelques remarques : cet exemple était en réalité totalement artificiel, doublement artificiel en fait, puisque Castiglione est l'inventeur du substantif *sprezzatura*, dérivé du verbe *sprezzare*, « dédaigner », « mépriser », et qu'il a forgé pour son usage exclusif, en ce sens qu'il n'est jamais passé dans l'usage commun italien. Son invention n'a une référence qu'historique. Le mot *recklessness*, choisi par Sir Tomas Hoby comme traduction de *sprezzatura* n'a, à ma connaissance, jamais été re-employé dans ce sens. Il n'y en a pas, en tout cas, la moindre trace dans *OED*.

Ces deux auteurs ont reproduit dans l'abstrait la logique de la création linguistique. Ils auraient pu enrichir chacun sa langue d'une unité signifiant / signifié nouvelle. En l'état des choses ils ont seulement fourni un bel exemple de la naissance et de la mort des mots.